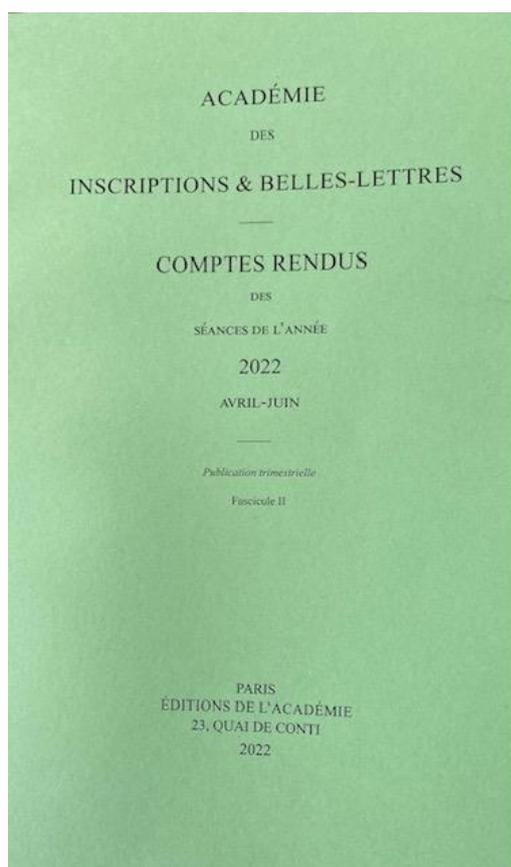


ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Compilation des hommages de la séance du 16 février 2024

Hommage du Secrétaire perpétuel

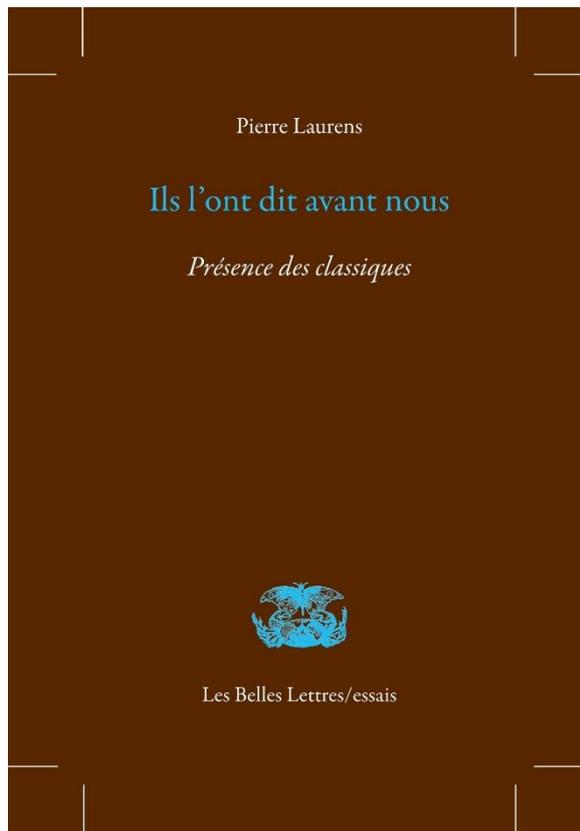


Comptes Rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2022-2 (avril-juin), Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2024.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, le fascicule 2022-2 (avril-juin) des *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 360 p., 95 ill. La livraison 2022/2 des *Comptes rendus* réunit les textes de 10 exposés donnés lors des séances de l'AIBL des mois d'avril à juin, dont un a été présenté lors du colloque "Autour de Champollion. Deux cents ans après", coorganisé par l'Académie, la Société française d'Égyptologie, la Bibliothèque nationale de France et l'Université de la Sorbonne, à l'occasion duquel M. Nicolas GRIMAL, Secrétaire perpétuel de l'AIBL, a prononcé une allocution d'accueil. Deux communications sont dues à des correspondants français de l'Académie : M. Olivier Soutet ("Le couple *e* et *i* dans l'histoire morphologique du français : une simple question de genre ?") et

M^{me} Pascale BOURGAIN, élue depuis lors académicienne ("La lettre autographe sur l'apostolat de saint Martial d'Adémar de Chabannes [Paris, BNF 5288, f. 51-58v]"). On trouvera également, dans ce fascicule, 17 recensions d'ouvrages déposés en hommage devant la Compagnie en vue de distinguer études et travaux récents, ainsi que les textes de plusieurs rapports sur l'état des publications de l'Académie pendant l'année 2021 et sur l'état et les activités de l'Institut français d'Archéologie orientale (IFAO) durant l'année 2020, dus à M. Nicolas GRIMAL. »

Hommage de M. Pierre LAURENS



M. Pierre LAURENS, *Ils l'ont dit avant nous. Présence des classiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2024.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie un mince ouvrage dont je suis l'auteur, intitulé *Ils l'ont dit avant nous. Présence des classiques*, Les Belles Lettres / Essais, 2024.

Dans un livre pétillant d'intelligence intitulé *Les fleurs de Tarbes ou La terreur dans les Lettres*, Jean Paulhan prend occasion d'un écriteau placé à l'entrée du parc Massey, « Il est interdit d'apporter des fleurs en ce jardin », pour analyser un phénomène qui se serait aggravé en littérature depuis le Romantisme avec les premières avant-gardes : l'idée que, la littérature étant le lieu de la subjectivité absolue, expression du moi dans sa singularité, un

malaise s'installe, incarné par un Lautréamont, un Rimbaud, un Mallarmé, qui impose de fuir à tout prix le langage de tous sous peine de commettre un crime de lèse-personnalité.

Pourtant, trente-six ans plus tôt, en 1900, André Gide, prenant le contre-pied de ce discours déjà majoritaire à l'époque et s'appuyant sur Goethe, Keats, Voltaire, Homère, Gogol, Descartes, Racine etc, mais aussi sur sa propre expérience de lecteur (« Dans ce livre il y avait telle parole que je ne peux pas oublier »), avait rappelé que l'homme n'est pas une île, et que c'est en cédant à l'*influence* des forces environnantes qu'il a des chances de découvrir du neuf en lui-même. Parallèlement, la critique littéraire, après que la philologie eut fait la part belle à la recherche des sources, allait mettre au point une théorie plus large, baptisée du nom d'intertextualité, posant que tout texte peut se lire comme l'intégration et la transformation d'un ou de plusieurs hypo-textes.

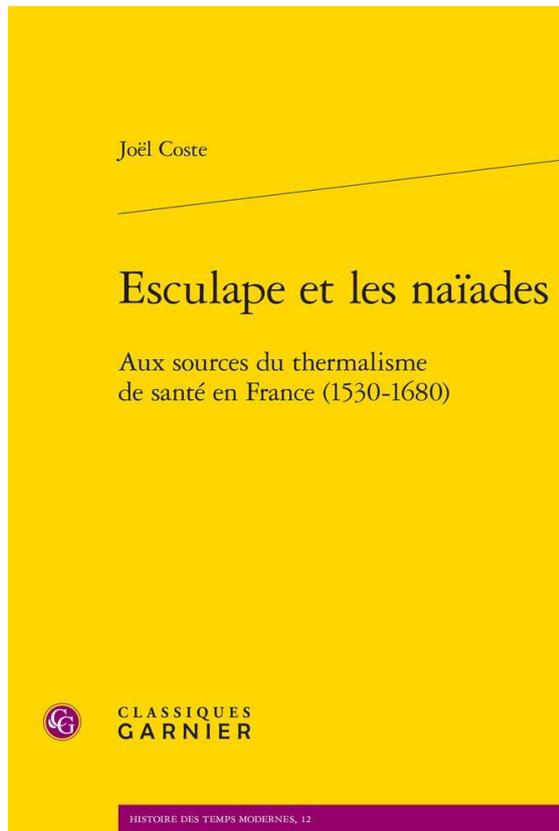
Parmi le vaste champ d'influences qui irrigue un monde littéraire de plus en plus multi-culturel sous les multiples formes que peut prendre la relation de texte à texte et qui vont de la traduction et de la glose, de la citation et de l'allusion, à l'imitation, à l'émulation, à la contestation, au dialogue, sans exclure la rencontre fortuite, il est un filon dont on a reconnu depuis longtemps la fonction matricielle : c'est la *Classical tradition*, explorée par Gilbert Highet dans un maître-livre paru en 1957 et couvrant de larges pans de l'influence gréco-latine sur la littérature européenne. Dans un champ limité à ce que le philosophe Remy Brague appelle en 1992 la « Voie romaine », nous-mêmes, inspirés par les mots de Dante célébrant l'auteur de l'*Énéide*, « cette source qui ouvre un si grand fleuve de langage » (*Enfer*, I, 79), avons voulu de cette réalité offrir non pas un inventaire mais, à titre incitatif, un éventaire.

Dans un premier volet intitulé « Le Chant du monde », partant d'une page fondatrice de Pline l'Ancien consacré au chant du rossignol, j'étudie l'incroyable fascination exercée par le chant de l'oiseau-roi sur les encyclopédistes, de Polydore Virgile à Boistueau et à Étienne Binet, les poètes comme Mario Bettini, Marino, le Père Famiano Strada, jusqu'à l'éblouissant Richard Crashaw et sur les naturalistes comme Buffon, jusqu'à son découronnement par Olivier Messiaen ; un deuxième chapitre, « L'eau dans la pierre », met face à face un cycle de neuf poèmes écrits en variation par Claudien, le plus grand poète de l'Antiquité tardive, sur la merveille d'une géode, et la prodigieuse méditation de Roger Caillois sur le thème d'une eau nichée au cœur du minéral.

Un second volet, consacré aux « Voix de l'âme », met d'abord en musique le thème de l'exil : les *Tristes* et les *Pontiques* d'Ovide construisent ainsi la scénographie tragique de figures de l'exil où se retrouvent, comme écrit Xavier Darcos, depuis Dante et Du Bellay jusqu'à Ossip Mandelstam et Ernst Fischer, « tous les déçus qui ont surnagé en écrivant ». Une deuxième étude, « Étincelles de Juvénal », explore la veine, chauffée à blanc par la Muse Indignation, qui, avec l'autre source, la Bible, inspire la satire du poète latin avant de nourrir les *Tragiques* de D'Aubigné et les foudres des *Châtiments*.

« Terre des hommes », dernier volet de l'étude, étend à la vie en société la mise en évidence la profonde irrigation de la pensée moderne par la lecture des Anciens. Sous le titre « Lucrèce et les Lumières » je suis la prodigieuse descendance d'une image du Livre de la Nature, qui assimile la Vérité à la lumière, image réitérée d'un chant à l'autre et qui explosera au siècle des Lumières pour symboliser la marche irrésistible du progrès humain. Le titre « La grande et la petite patrie » part du constat de Sénèque qu'il existe deux républiques, l'une, commune à tous les hommes, l'autre attachée au sol, un débat ininterrompu autour du cosmopolitisme que peut symboliser près de nous le titre de Simone Weil, *Les Enracinés*, réponse aux *Déracinés* de Maurice Barrès. Inspire un troisième chapitre « Clémence », la vertu portée par les trois Antiquités, tantôt magnifiée (*Cinna ou la clémence d'Auguste*), tantôt suspectée (La Rochefoucauld) ou dénoncée (Robespierre), et opposant aux jours de l'épuration Albert Camus et François Mauriac avant qu'ils scellent leur réconciliation. J'ai enfin choisi pour clore ce dossier d'intituler « *Otium*, un temps pour soi » l'étude d'un concept, le loisir lettré, élaboré par Cicéron et par Sénèque, repensé par Erasme et Montaigne, mis en pratique par une élite représentée au XVIIIe siècle par le comte de Caylus, se heurte, dans la société productiviste à une conception du loisir comme produit de consommation que dénoncent d'une même voix Paul Valéry, Anna Arrendt et Marc Fumaroli. »

Hommage de M. John SCHEID



Joël Coste, *Esculape et les naïades. Aux sources du thermalisme de santé en France (1530-1680)*, Paris, 2023, Classiques Garnier, Histoire des temps modernes, vol. 12, 286 p.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le volume *Esculape et les naïades. Aux sources du thermalisme de santé en France (1530-1680)*, publié en 2023 dans la série des Classiques Garnier.

Certains sujets ont la particularité d'intéresser plusieurs périodes historiques. Tel est le cas du thermalisme qui réunit les antiquisants, les historiens de l'époque moderne et les médecins du monde contemporain. Le docteur J. Coste, qui est professeur à l'Université Paris-Cité et directeur d'études cumulant à l'École Pratique des Hautes Études (Sciences historiques et philologiques), décrit et analyse dans ce volume, en s'appuyant sur

un corpus de traités de médecins et de thérapeutes, ainsi que des récits laissés par les visiteurs des sites thermaux, les nouvelles formes de thermalisme qui se développent en France aux XVI^e-XVII^e siècles.

L'engouement et les recherches que le thermalisme naissant entraîna dans les facultés de médecine contemporaines suscita l'attention des souverains français, à partir de Henri III et de Henri IV, et surtout de Louis XIII et Louis XIV, et de ce fait les pratiques thermales, surtout les bains et la boisson, ont bénéficié de l'intérêt croissant de l'aristocratie, notamment en Navarre, Lorraine, Savoie et Valois, mais de loin l'Italie a également suscité les curiosités. La popularité croissante du thermalisme dans l'aristocratie et dans les couches populaires furent à l'origine d'une affluence relativement incontrôlée sur les sites thermaux, qui a rapidement posé des problèmes de logement, de ravitaillement, de contrôle, et aussi d'hygiène, en raison des ordures qui souillaient désormais les sites en question. Le succès des sites thermaux et ses conséquences entraînèrent des mesures de contrôle et des règlements concernant le logement, le ravitaillement, et imposèrent progressivement des bains séparés. Le peuple était sensible à l'aspect prétendu miraculeux de ces sites, vers lesquels se faisaient de nombreux pèlerinages, qui bénéficièrent de l'intérêt du clergé régulier, notamment des Capucins, qui s'occupaient de certains établissements, les entretenaient éventuellement et en contrôlaient l'accès.

Au début de cet engouement, l'accès aux eaux thermales était difficile. Il demandait des voyages difficiles et longs, un séjour éloigné des villes, en été et au début de l'automne. Les premiers aménagements étaient la conséquence de visites royales, par exemple celles du roi Henri III, mais beaucoup de sites étaient entretenus par des propriétaires, des seigneurs et des

échevins. Entre le milieu du XVI^e et le milieu du XVII^e s., le mouvement se fit des montagnes vers les plaines, en fonction de nouvelles sources découvertes et aménagées, et à la fin du XVII^e s. toutes les régions possédaient leurs eaux thermales, surtout froides. La grande majorité des « curistes » baigneurs et surtout buveurs venaient des villes et des villages environnants ou de la région. D'après les sources, par exemple le *Journal de voyage* Montaigne, contrairement aux Français qui se baignaient dans les sources et en buvaient l'eau, les Allemands ne buvaient pas l'eau thermale au XVI^e s., alors que les Italiens prenaient des douches à côté de l'absorption des eaux. Mais les usages s'uniformisèrent progressivement.

Grâce à la littérature médicale des XVI^e-XVII^e s. dépouillées par J. Coste, il est possible de se faire une idée des maladies traitées ou du moins des attentes des visiteurs. À côté de cures « de précaution » ou des séjours de divertissement, les pathologies traitées étaient nombreuses, allant des coliques néphrétiques, de douleurs et de l'infécondité à des problèmes concernant le système de l'organisme. Les données réunies démontrent que la plupart du temps, les eaux thermales étaient prises par des sujets atteints de maladies chroniques ou convalescents. Un tiers des pathologies concernait les fluxions et les rhumatismes, des symptômes respiratoires et l'hydropisie. Sont également attestées les maladies génito-urinaires, les affections de l'appareil digestif, les pathologies du système ostéoarticulaire et dermatologique, ainsi que les différentes formes de paralysie. En fait, les sites thermaux se sont spécialisés dès le milieu du XVI^e s. pour telle ou telle maladie, comme les eaux de Plombières ou d'Aix-les-Bains pour la goutte et l'arthrite, ceux de Provins, Pougues, Mousson, Bourdeaux et Bourbon-Lancy pour les pathologies digestives, ceux de Forges et Pougues pour les maladies génito-urinaires, et ainsi de suite. Dès l'époque, toutefois, des médecins signalent des accidents ou l'inefficacité des prises d'eaux thermales.

Pour ce qui est des pratiques, la boisson est largement prédominante pendant cette période, l'application externe, la douche et les boues demeurant très rares. La saison des cures variait selon le site, et impliquait l'observation d'un régime pendant le séjour. Normalement les eaux étaient prises le matin, la quantité et la durée de la prise, ainsi que la nécessité d'une saignée ou d'une purgation préalables étant déterminées par un médecin. Les sites attiraient un large personnel pour l'entretien des sources, à côté des médecins, qui s'affrontaient violemment tout au long de la période en question dans des textes polémiques. Comme de nos jours, les disputes portaient notamment sur l'efficacité des traitements. À côté des échecs mentionnés par certains, les textes à vocation promotionnelle exploités par le Dr. Coste montrent que les résultats positifs étaient signalés pour 57% des cas, les résultats positifs partiels pour 37% des cas, les résultats négatifs pour 6% des cas, la mort pour 2%. Les relevés montrent que « les résultats positifs complets furent moins fréquents en cas de pathologies ostéoarticulaires (39%), traumatiques (42%) et de localisation indéterminable (47%) ; plus fréquents en revanche pour les affection fébriles (69%), digestives (77%), respiratoires (78%) et les pathologies de la reproduction (82%). » Dans la littérature médicale les résultats des traitements thermaux étaient souvent évalués positivement par les prescripteurs – avec une rhétorique plus juridique que médicale – et décrits comme satisfaisants par les utilisateurs, ce qui n'empêcha pas le scepticisme d'autres contemporains.

J. Coste a utilisé tous ces témoignages pour décrire et analyser la naissance d'une science géo-physico-chimique des eaux thermales en marge du rejet hippocratique et galénique des traitements thermaux. Entre le milieu du XVI^e et le milieu du XVII^e s., l'histoire naturelle

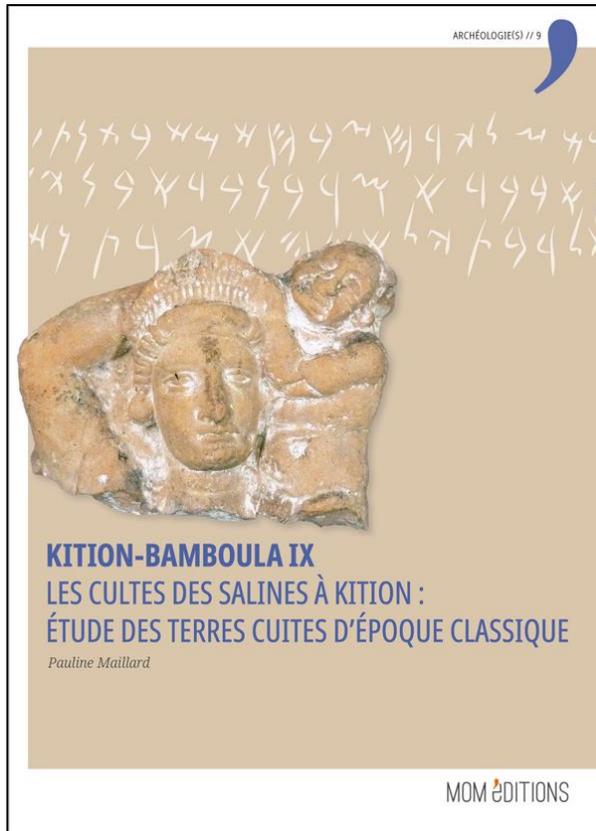
antique, remontant à Aristote, Sénèque ou Lucrèce, voire l'alchimie, furent remplacées par une nouvelle approche distinguant progressivement les différents types de sources et fondée sur des méthodes d'investigation empiriques de leurs effets. Ces recherches aboutirent entre 1670 et 1675 à une enquête de l'Académie des sciences dirigée par Cottureau Du Clos, restée largement méconnue par l'historiographie. Cette enquête représente une rupture dans l'approche scientifique du thermalisme, et correspond au début de la séparation de la chimie de l'alchimie. Parallèlement, la science médicale des eaux thermales évolua pendant cette période en marge de la thérapeutique médicale traditionnelle. En s'appuyant sur plusieurs paradigmes hippocratico-galéniques et la diffusion des théories physico-mécaniques, cette approche tentait d'un côté de préciser les propriétés médicinales des eaux, leurs indications ainsi que les modalités de leur prise, en recommandant notamment les médicaments qui devaient y être associés, ainsi que la surveillance appropriée.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée aux dimensions culturelles et sociales du thermalisme, qui jouèrent d'ailleurs un rôle puissant dans les effets « placebo » des traitements. J. Coste étudie d'abord l'expérience thermale par les utilisateurs, l'expérience sensorielle externe, réagissant aux divers modes de contact avec l'eau, l'expérience interne et celle de l'environnement. Lors des traitements thermaux les utilisateurs étaient exposés au goût, à l'odeur et à la chaleur des eaux, qui pouvaient être plus ou moins agréables, sans parler des comportements particuliers de certains utilisateurs et de la nécessité de se dénuder en public. À ceci s'ajoutait la réaction physique ou psychologique aux eaux elles-mêmes, ainsi qu'à l'environnement naturel des sites thermaux, sans oublier l'étonnement et l'émerveillement devant le caractère extraordinaire des eaux. Renouant avec les traditions antiques, qui attribuaient la propriété des eaux à des divinités, mais limitaient cette sacralité à la zone de jaillissement des sources, le christianisme encadra et transforma à sa manière ces représentations. Même si les documents antiques ne témoignent pas d'une évolution profonde des croyances, ils mettent en évidence les liens entre l'émerveillement suscité par les eaux thermales et un discours poétique et religieux, sans que les eaux utilisées par les mortels fussent par ailleurs considérées comme divines ou sacrées : franchie une certaine distance à partir de leur source, elles étaient profanes aux yeux des Anciens. Mais déjà dans l'Antiquité tardive, par exemple chez Isidore de Séville, l'eau toute entière, de la source aux bassins où les humains la pénétraient était considérée comme sacrée. L'Église tenta dès le Moyen Âge de lutter contre les cultes et les pèlerinages auprès des fontaines supposées guérisseuses qui paraissaient liées au paganisme, les opposant à celles qui étaient associées à des saints. Cette association connut un grand succès, les saints et leurs fontaines se spécialisèrent, et la prise de leurs eaux était habituellement accompagnée de pèlerinages, processions, messes et neuvaines. À la fin du XVI^e s., le caractère miraculeux des eaux fut entravé par les autorités protestantes autant que par l'Église, et dès lors il n'y eut plus de nouveau saint thermal ni de miracle thermal. Ce qui n'empêcha pas la floraison jusque dans la littérature médicale, d'une poésie thermale, généralement sous forme de citations de poètes romains, parfois longues, allant de Virgile, Horace et Ovide à Lucrèce et Claudien. À côté de la mise en évidence de l'érudition de l'auteur, ces citations devaient servir d'ornement à ses traités. Apparaissant fréquemment dans les exposés sur l'histoire naturelle de l'eau, elles développaient, à côté de la dimension religieuse de la création, des représentations mythologiques et évoquaient les thermes romains. Il existait d'ailleurs une poésie médicale sur les eaux thermales, qui se référait à la tradition antique et à

des auteurs médiévaux et modernes, en décrivant les origines mythologiques et les qualités de telle ou telle source, jusqu'à rappeler les grands de ce monde qui les avaient fréquentées. Enfin J. Coste rappelle que c'est de manière générale que les pratiques thermales françaises de cette époque se rattachaient à la vie du monde romain sous l'Empire, avec ses grands bâtiments thermaux, dont les ruines impressionnaient tant, et les loisirs liés à ce mode de vie, par exemple dans la baie de Naples et dans tant de références aux auteurs d'époque romaine. Jointes aux ruines, ces textes mettaient en évidence l'excellence des eaux thermales concernées, qui fonctionnaient depuis l'Antiquité et perpétuaient un genre de vie sain et distrayant. On se rendait visite, on se promenait, on jouait, notamment aux cartes, on assistait à des concerts, des pièces de théâtre, sans parler du marivaudage. Cette esthétique thermale, dont le cadre monumental a généralement disparu dans la suite préfigure un art de vivre qui se développera pleinement dans les siècles suivants, quand il connut son âge d'or.

C'est toute cette préhistoire du thermalisme moderne que l'analyse de J. Coste décrit, en mettant en évidence une série de thèmes qui se perpétuaient jusqu'au grand thermalisme du XIXe s., ce qui fait de son étude savante un volume aussi distrayant qu'utile pour l'histoire médicale et culturelle de l'Europe moderne. »

Hommage de Mme Annie Caubet, correspondant de l'Académie



Pauline Maillard, Kition-Bamboula IX. Les cultes des Salines à Kition : étude des Terres cuites d'époque classique (Lyon, MOM éditions, Archéologie(s) 9, 2023)

« C'est le neuvième volume de la série *Kition-Bamboula*, inaugurée par Marguerite Yon en 1982 pour rendre compte des travaux de la mission archéologique française dans l'actuelle Larnaca (Chypre). L'ouvrage traite d'un groupe de figurines de terre cuite associé au culte d'une déesse protectrice près du Lac Salé dont l'exploitation fut la principale richesse du royaume chypro-phénicien de Kition.

Plus de 450 de ces figurines, trouvées pour la plupart au XIXe siècle, sont dispersées dans de nombreux musées occidentaux. Y

domine l'image d'une femme trônant, coiffée d'un haut *calathos*. Son costume, son visage, empreint d'une sereine beauté reflétant l'idéal grec classique, dans un contexte phénicien, interrogent depuis longtemps les chercheurs quant à son identité. Diverses hypothèses se sont fondées sur le rapprochement entre les figurines d'époque classique et des inscriptions d'époque impériale à Artémis *paralia*, épiclèse désignant une « déesse du rivage » ; le rapport avec le marais salant s'impose désormais.

Les salines sont en effet un atout majeur de Larnaca. La lagune, ouverte sur la mer jusqu'à la fin du IIe millénaire, se referma progressivement pour former un espace d'aspect lunaire qui se remplit d'eau saumâtre en hiver et s'assèche au printemps : une croûte salée se forme alors, offrant un rare exemple de saline naturelle directement exploitable par l'homme sans nécessiter de travaux hydrauliques. Une stèle funéraire portant une inscription phénicienne du I^{er} s. en mémoire d'Eshmoun-Adôn, fonctionnaire responsable du sel, témoigne de l'importance économique et politique de cette industrie pour le royaume de Kition.

L'exploration archéologique de Kition remonte aux fouilles du XIXe siècle qui tenaient de la chasse au trésor. Les travaux récents, ceux de Vassos Karageorghis de 1974 à 2005 puis de l'actuelle mission française dirigée par Sabine Fourier, ont fourni une documentation exceptionnellement riche sur l'environnement, l'habitat, les lieux de culte, les nécropoles, les aménagements urbains collectifs, le port fermé et ses *neoria*, les remparts.

Les trouvailles aux Salines sont reconstituées à partir des fonds du British Museum, du Louvre et du Metropolitan Museum de New York, sans oublier le musée Pouchkine de Moscou,

à côté de dizaines d'autres collections publiques et privées. Des annexes précieuses en fin de volume dressent la liste des principales collections anciennes.

L'auteur localise au lieu-dit *Khandaki*, sur la rive nord du lac salé, l'emplacement où les Kitiens venaient déposer en l'honneur de la divinité un ensemble mobilier qui s'étale dans le temps depuis la période Chypro-Archaïque II-Chypro-Classique jusqu'à la période impériale et comprend, outre les terres cuites, quelques sculptures de calcaire et des inscriptions romaines.

La dévotion se marque surtout par le dépôt de figurines ; les plus anciennes correspondent aux types iconographiques introduits par les Phéniciens en même temps que la technique moulée, jusque-là non pratiquée dans l'île : la déesse enceinte sur un trône, dite *Dea Tyria Gravida*, les figures de Bès et de Ptah, deux aspects complémentaires, l'un jeune, l'autre âgé, d'un nain ventru apotropaïque. Ces types ne sont pas spécifiques des Salines ni même de Kition, ils se rencontrent également à Amathonte, depuis la période archaïque et persistent avec peu de modification durant la période classique.

Ce qui est spécifique du sanctuaire des Salines, c'est un corpus de style nouveau, apparu vers la fin du Ve siècle, qui donne une apparence grecque idéalisée à des réalités culturelles locales. L'étude de ce corpus de 450 figurines de terre cuite met en évidence des caractéristiques techniques et iconographiques distinctives. L'argile, ou plutôt les argiles utilisées, se différencient aisément des productions kitiennes plus anciennes par la finesse des inclusions minérales invisibles à l'œil nu et la couleur rose à orangé. Les pièces sont moulées en creux mais sans jamais utiliser de moule bivalve : une simple plaque rapidement lissée constitue le verso, dont l'apparence peu soignée contraste avec la finition et la qualité stylistique du moule employé pour le recto. Retouches et assemblages permettent de combiner plusieurs éléments, avec recours à une technique hybride qui combine le moulage avec le modelage, pratique traditionnelle chez les coroplastes chypriotes. La pratique du surmoulage permet de multiplier les reproductions dans une fabrication en série. Sur ce point, l'auteur s'inspire des méthodes élaborées sur le corpus de Thasos. L'examen des têtes, qui sont la partie la plus souvent conservées lors des découvertes anciennes au détriment des fragments de corps, permet de compter de nombreux cas de surmoulage de figurines identiques ; la récurrence d'un même défaut sur certaines pièces fait penser que ce défaut était présent dans le moule ; l'assemblage de divers types de *calathos* sur des têtes de générations différentes, montre que des coiffes « amovibles » ont été utilisées tout au long de la production. Il s'agirait d'une activité étalée sur un laps de temps court et qui trahit la nécessité de faire vite et en quantité.

Le répertoire iconographique du corpus d'époque classique comprend surtout, avec de nombreuses variantes, une déesse courotrophe. Portant un enfant sur ses genoux ou dans ses bras, celle-ci renouvelle par le style une image de maternité familière à Chypre depuis le premier âge du bronze. Une variante donne à l'enfant l'âge d'un jeune garçon, qui fait probablement référence au culte d'Eshmoun établi sur la rive phénicienne. Le haut *calathos* qui couronne la déesse est orné de motifs végétaux, palmette ou rosettes ; il est parfois crénelé de tours, comme les figures de Tyché, ce qui ferait de la déesse une Bonne Fortune des Kitiens. Un sphinx ornant le *calathos* ou flanquant le trône de la déesse confère un caractère royal, gardien du territoire. La déesse est parfois doublée, deux figures identiques sont assises sur un même trône, dans une gémellité probablement d'origine ouest-sémitique. Des suivantes l'assistent, isolées ou entourant son trône, elles portent un coffret qui contient des bijoux ou un

calathos : sans doute s'agit-il de jeunes filles de Kition participant à la toilette de la déesse (plutôt qu'une évocation de prostituée sacrée).

Quelques acolytes masculins entourent la déesse : outre les types plus anciens de Ptah-Patèque et Bès, qui persistent à l'époque classique, de nouveaux types iconographiques apparaissent au I^{er} siècle, remarquables par leur costume asiatique, tunique et pantalon : le danseur aux bras réunis sur la tête (dit danseur *d'oklasma*) dérive de vases plastiques attiques ; un cavalier, représenté en relief sur les acrotères du trône de la déesse, ou comme statuette à part entière, semble s'inspirer de l'idéologie orientale de la chasse royale.

Le style grec idéalisé qui caractérise la production des figurines des Salines d'époque classique, et qui a tant séduit les collectionneurs depuis le XIX^e siècle, correspond à un tournant marquant dans l'histoire du culte du sanctuaire. Ce pic de fréquentation correspond à l'avènement d'une nouvelle lignée : Milkyaton (392-362) et son fils Pumayyaton (362-312) s'affirment par de grands travaux : port de guerre et *neoria* , réseau hydraulique urbain, reconstruction du sanctuaire de Bamboula, etc... Aux Salines, le culte d'une déesse maternelle de vieille tradition chypriote, associé à quelques figures masculines, est alors réactivé pour célébrer désormais une divinité protectrice de la filiation royale, déesse de la mer et des eaux, susceptible de légitimer et de renforcer la place de la dynastie à la tête du royaume, face aux grandes puissances de la Perse et l'Égypte. »